

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Enfances sans famille

Annette Saint-Pierre, *Faut placer le père*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1997, 352 p.

Cécile Dubé, *Le blues de Schubert*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 152 p.

Louky Bersianik, *Permafrost*, Montréal, Leméac, 1997, 184 p.

Geneviève Forest

Number 90, Summer 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, G. (1998). *Enfances sans famille* / Annette Saint-Pierre, *Faut placer le père*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1997, 352 p. / Cécile Dubé, *Le blues de Schubert*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 152 p. / Louky Bersianik, *Permafrost*, Montréal, Leméac, 1997, 184 p. *Lettres québécoises*, (90), 22-23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Annette Saint-Pierre, *Faut placer le père*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1997, 352 p.
Cécile Dubé, *Le blues de Schubert*, Montréal, Hurtubise HMH, 1997, 152 p., 15,50 \$.
Louky Bersianik, *Permafrost*, Montréal, Leméac, 1997, 184 p., 18,95 \$.

Enfances sans famille

Le désir de retourner à la maison, la nostalgie du (vrai) foyer, la crainte de vivre sans amour, déclinés sur tous les tons, sont les prémisses de ces livres qui ne parviennent pas toujours à éviter les clichés.

ROMAN
Geneviève Forest

ON LE CONSTATE SURTOUT CHEZ Cécile Dubé et Annette Saint-Pierre : l'enfance, la famille sont des thèmes piégés parce que galvaudés, et il faut les aborder avec circonspection. En empruntant les avenues du conte et de l'allégorie tous azimuts, Louky Bersianik peut prétendre situer Sylvanie Penn (son personnage central) dans un univers plutôt original, voire quelque peu désarçonnant. Or, les auteures Dubé et Saint-Pierre, en optant pour l'hypermérealisme, ne déroutent guère et captivent moyennement : il se dégage trop souvent de leur livre une impression de déjà lu et une certaine propension au mélodrame.

Dans le cas de *Faut placer le père*, du reste, il s'agit plutôt d'une propension certaine. Ce roman sans prétention eût pourtant pu miser davantage sur des éléments amenés par l'auteure même, mais mal exploités : ainsi de ces retours en arrière qui font revivre le Manitoba de la première moitié du siècle. Quand elle aborde un territoire peu fréquenté en littérature — et c'est le cas du Manitoba qui ne nous fut donné à lire que par Gabrielle Roy, pratiquement —, la matière historique est généralement une promesse de découverte. Mais cette matière est ici banalisée, réduite à sa plus simple dimension : celle d'un individu (Louis Vanasse, le personnage principal) pourvoyeur d'une famille nombreuse, qui rencontre de nombreuses difficultés à l'époque de la Grande Dépression.

Vanasse est donc le père annoncé dans le titre. Il est aujourd'hui un vieillard que sa femme, obsédée par des rêves de grandeur et de réussite sociale, a quitté depuis longtemps, emportant avec elle armes, bagages et enfants pour s'établir à Montréal. Dans une ville qui emprunte le visage de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy — et dont l'influence est ici manifeste —, l'épouse ira de déception en déchéance. Elle ne s'extraira de la misère, dans laquelle l'a plongée son exil montréalais, que pour mieux finir avec un vieil homme riche et libidineux. Dégoûtée, elle se suicidera. Cette existence sordide, Louis l'apprend par son fils Thomas, voleur impénitent qui sort de prison et qui a décidé de recommencer sa vie au Manitoba.

À l'histoire de Louis, que l'on veut placer dans un foyer de personnes âgées, se superpose celle de Josette, la benjamine qui a refusé de suivre sa mère à Montréal. Elle a brièvement aimé un soldat français pendant la guerre, en a eu secrètement un enfant qui fut laissé en adoption. Trente ans plus tard, elle attend encore l'homme qui avait promis de revenir et cherche son fils. Tous se retrouveront et couleront des jours heureux sous l'œil humide du patriarche Vanasse, enfin « placé » dans le foyer idéal : celui qui a été mis sur pied par son petit-fils naturel. C'est invraisemblable, éculé et passablement sirupeux. Voilà un roman qu'il est difficile de prendre au sérieux tant il ressemble à une abra-cadabrante « bleuette » et paraît daté.

Au goût du jour

Le blues de Schubert, premier roman d'une enseignante de Sainte-Foy, présente au contraire toutes les apparences de la modernité. Schubert, c'est le nom du chat que Mathieu Laurendeau-Poulin, six ans, a élu comme confident. Le petit garçon, enfant unique d'un couple au bord de l'éclatement, éprouve en effet bien le besoin de se confier...

Ses parents sont des *baby-boomers* triomphants. Catherine Laurendeau, scénariste, a beaucoup aimé *Laura Laur*, de Suzanne Jacob, et *L'accompagnatrice*, de Nina Berberova. Philippe Poulin, grand reporter pour la télévision, voyage constamment par monts et par vaux pendant que sa femme Catherine ne s'ennuie pas spécialement. On devine rapidement que Thomas, grand ami de la famille, fut l'amant de Catherine. Sans doute parce que, à la page treize, Philippe met son poing sur la table lorsque Thomas passe sa main dans les cheveux de Mathieu et lui dit : « Mon beau petit homme ! Je t'aime tellement. À qui ressembles-tu vraiment ? » On a vu plus subtil.

Moult retours en arrière, effectués par Catherine, nous informeront sur la genèse des rôles et des rapports de chacun. Si les situations du roman sont assez souvent filtrées par le regard du jeune Mathieu, les perceptions, la perspective de sa mère prennent ainsi, à leur tour, une bonne place. D'autant que Catherine, histoire de faire le point, consulte un psychologue appelé Jérôme Légaré (est-ce de l'ironie ou un *lapsus calami* ?) et se livre, au cours de ces séances, dont plusieurs sont relatées, à un supplément d'introspection. Les scènes de thérapie, ces dialogues entre un psychologue et sa patiente — patiente qui ne saurait être comme les autres, et avec laquelle le psychologue développe des liens excessivement empathiques — s'avèreront bientôt agaçantes. Quelle idée, aussi, de rapporter les réminiscences de Catherine, les interventions peu transcendantes de Légaré (« Comment vous sentez-vous face à ce que je vous dis ? Le vertige, c'est quoi présentement pour vous ? »), les états d'âme des deux interlocuteurs ! Tout cela donne finalement un roman par trop narcissique et bavard, dans lequel l'auteure finit par nous convaincre que le mal de vivre est une occupation bien bourgeoise. D'autant que l'on se demande bien pourquoi la « belle et émouvante Catherine », comme dit Légaré, est à ce point craintive et fragile.

Alors que le psychologue devient amoureux de sa patiente, pendant que celle-ci rêve « à un long voyage où la mer serait paisible et calme » (« Il faut vous réconcilier avec les deux : la mer et votre mère », lui a dit Légaré), Mathieu rêve aussi, parle à son chat et tente de comprendre un monde adulte dont il découvre les turbulences et les arcanes secrets. Cependant le roman, qui oscille entre la détresse de la mère et le regard de l'enfant, qui de surcroît se complait dans les clichés de la psy-



Annette
Saint-
Pierre

chothérapie et d'une certaine conception de la modernité, installe difficilement une cohérence. On y rencontre surtout un important problème de ton : plusieurs passages donnent ainsi l'impression que *Le blues de Schubert* est un roman jeunesse écrit pour les ados dont les parents sont en instance de divorce. Réflexe d'enseignante, peut-être...

Alice dans la forêt

Commencée en 1976 avec *L'Eugélonne*, la grande période de Louky Bersianik s'est achevée en 1980 avec *Les Agénésies du vieux monde*. De *Permafrost* il était donc permis d'attendre beaucoup. Qu'aurait à dire aujourd'hui celle qui fut l'auteure d'un best-seller féministe ?

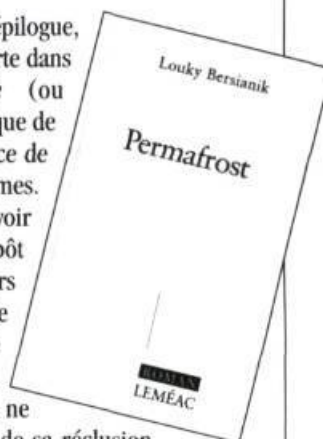
Ce personnage de Sylvanie Penn, auquel est consacré le roman (qui constituerait le premier tome des *Inenfances de Sylvanie Penn*), Louky Bersianik en a dessiné les paramètres voilà près de vingt ans, et l'œuvre de l'écrivaine y fait allusion à diverses reprises ; on lira ainsi dans le recueil *Axes et eau* (VLB éditeur, 1984) une « Chanson pour Sylvanie Penn dite Le Squonk ». Aussi trouvera-t-on à son dernier livre un style familier, déjà reconnaissable dans les intitulés du prologue, « La vieillesse est l'avenir de l'enfance », et de l'épilogue, « L'enfance est l'espoir de la vieillesse ».

Il n'est sans doute pas innocent que les deux aphorismes renvoient à la temporalité. Dans le prologue, la narratrice, qui écrit la biographie de Sylvanie Penn, s'adresse à son personnage :

La première vision que j'ai eue de toi — tu avais une trentaine d'années, aussi ne peux-tu t'en souvenir puisqu'elle appartient à ton futur —, tu étais couchée sur une pierre tombale dans une forêt souterraine, écrasée par d'innombrables couches impératives qui entravaient l'élan de ta vie.

Ces jeux temporels, que contient en écho l'épilogue, annoncent d'emblée le destin de Sylvanie : morte dans ses larmes, elle est devenue *squonk* (ou *Lacrimacorpus dissolvens*), cet animal mythique de Pennsylvanie tellement malheureux que, à force de pleurer, il se dissout dans ses propres larmes. Sylvanie deviendra *squonk*, inguérissable d'avoir été laissée, enfant, dans « une espèce d'entrepôt frigorifique » (un pensionnat), dans un univers sans amour que sa biographe appelle *Permafrost*; mais elle est aussi, quand s'ouvre le roman, un mélange d'Alice et du Petit Poucet. « Je veux retourner à la maison », ne cesse-t-elle de dire, et pendant les dix mois de sa réclusion, « aucun adulte, y compris ses parents, n'a voulu lui indiquer le chemin qu'elle devait prendre pour survivre ».

Avec force allégories, métaphores et symboles, Louky Bersianik pénètre le monde de l'enfance. Le roman s'apparente au conte, sûrement pour mieux coller aux perceptions et à l'imaginaire de la petite Sylvanie, qui demeure inconsolable de sa première blessure d'amour. *Permafrost*, roman en mineur, qui pêche parfois par excès de didactique et manque de subtilité, ne produit certes pas le même impact que *L'Eugélonne*; et sa dernière partie semble étirer quelque peu un procédé. Cependant l'écriture de Louky Bersianik étonne encore, et réussit le difficile pari de rendre compte de la dimension tragique de l'enfance. C'est déjà beaucoup.



TRIPTYQUE

Tél. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/tripty



MCEBIUS n° 77
LE PÈRE

Un numéro exceptionnel!
Un thème incontournable!
MCEBIUS, une revue qui se démarque par son éclectisme et son acharnement à valoriser la découverte de nouvelles voix.
10 \$ en kiosque



Guy Perreault
NE ME QUITTEZ PAS !
Récits, 112 p., 17 \$

«Guy Perreault a su rendre particulièrement palpable l'omniprésence, la toute-puissance et le caractère irrémédiable de cette scission opérée par le départ de l'Autre dans la facture même de son texte.»
Blandine Campion, *Le Devoir*



Pierre Gobeil
LA MORT DE MARLON BRANDO
Roman, 135 p., 12 \$

«Un récit sans une faiblesse, sans recul devant le drame d'un enfant abandonné. On pensera à Steinbeck, à Yves Thériault.»
Gilles Marcotte, *L'actualité*
Nouvelle édition en format poche



Manon Vallée
CELLE QUI LISAIT
Nouvelles, 150 p., 18 \$

«Un recueil de nouvelles remarquable. (...) Rien d'excessif, seulement la vie comme elle est, et c'est l'art de dire ce peu qui fait la force des nouvelles de Manon Vallée.»
Réginald Martel, *La Presse*